BTS

un texte de Théo Casciani pour '*Un Captif Amoureux*',
une exposition d'Arthur Poujois chez ZÉRUÌ, à Londres

*

Plus le temps passe, plus j'en viens à me demander ce qu'il peut bien y avoir derrière. Allez savoir pourquoi, mais l'adolescent fasciné par les images et les surfaces que j'étais a fini par devenir un adulte autrement plus méfiant, scrupuleux et intrigué. Pour le dire vite, je n'arrive plus à me contenter de ce qu'on me montre. Je ne sais pas s'il y a vraiment de quoi s'en féliciter, c'est vrai que la curiosité n'est pas le plus vilain des défauts, mais l'insouciance a laissé place à un désir permanent de comprendre ce que les choses me cachent. Souvent, ces derniers temps, j'ai en effet ressenti le besoin de traquer la part invisible de ce qui défilait sous mes yeux, des cadavres qu'on me demandait de reconnaître alors qu'ils étaient encore chauds, des rumeurs qu'on me demandait de démentir alors que je n'y comprenais rien ou des œuvres qu'on me demandait de commenter alors que je ne suis qu'un écrivain. C'est un changement profond, une tendance lourde et une responsabilité parfois pénible, mais si les aléas de la vie m'ont ainsi contraint à perdre un peu de la naïveté à laquelle je tenais tant, s'il m'a fallu un bon moment pour m'apercevoir que je n'étais plus tout à fait le même, ce n'est qu'en discutant avec Arthur que j'ai compris je ne pouvais plus me satisfaire ce qu'on nomme d'ordinaire réalité.

Je suis ami avec Arthur depuis longtemps, bientôt dix ans je crois. C'est quelqu'un que j'aimais beaucoup qui nous a permis de nous rencontrer, lors d'un dîner à Paris, si mes souvenirs sont bons, et j'avais tout de suite été séduit par le langage cryptique, le style fantasque et l'enthousiasme débordant qui faisaient son charme. D'aucuns pouvaient trouver ses attitudes complexes, déconcertantes ou nébuleuses ; pour ma part, j'avais aussitôt eu envie de percer ses énigmes. Nous ne sommes plus quittés depuis, de villes en villes et de projets en projets, partageant des histoires, des dépits et des découvertes au fil du temps. Nous avons parlé de peinture, bien sûr, et de littérature, beaucoup. Une phrase répondait à une autre, une fiction à une autre, et nous nous échangions ces récits comme les voyages que nous ne faisions jamais ensemble. Quelques noms revenaient de façon plus régulière, Genet que je n'ai jamais compris mais qu'il aime tant qu'il lui emprunte le nom de cette exposition, García Lorca, Boccace, Madame de Staël et d'autres dont je voulais qu'il illustre les visions, et puis Rimbaud, dont nous avions l'un et l'autre croisé les illuminations dans nos enfances périphériques. À ceci près que la sienne s'est déroulée exactement là où le poète était né. Oui ; Arthur vient du même endroit que lui. J'aime trop les mathématiques et la magie pour croire que ça puisse être un hasard.

Nous avons beaucoup discuté de la proposition originale, comme toujours, et de grande ampleur, comme jamais, qu'Arthur préparait pour son exposition personnelle chez ZÉRUÌ, d'abord par téléphone, entre une capitale du Nord et la Côte d'Azur, puis entre la Côte d'Azur et une capitale du Nord, de vive voix ensuite, à Londres, il y a quelques semaines à peine, dans

une petite fête à l'issue de laquelle il m'a pris à part pour me demander de lui écrire ce texte. Je vais être honnête avec vous, autant que j'en suis capable ; je ne fais jamais ça, même plus pour mes proches. J'ai peur que ça m'ennuie. Quand bien même Arthur est un de mes meilleurs amis, il a fallu donc autre chose pour me convaincre. Je l'écoutais me parler de la série de dessins qu'il comptait encadrer lui-même avant de les accrocher devant des fenêtres, des grands tirages photographiques issus d'heures d'expérimentation passées dans une chambre noire à se jouer de la matière et du temps, des impressions sur des plaques translucides mêlées à des vêtements décousus et des objets récupérés qu'il allait répartir dans l'espace, et enfin de cet ensemble de trois boîtes en bois et en cuivre qui l'obsédaient tant, ces trois boîtes qu'il avait méticuleusement brûlées, oxydées puis sublimées, ces trois boîtes disposées sur le sol et dont on pourrait tirer le rideau pour y découvrir un monde à part entière.

Vous pouvez aisément deviner que ma prise de conscience m'a poussé vers de nouvelles lubies, que ce soit la psychanalyse, l'anticipation et les illusions, les ondes gravitationnelles, la réalité virtuelle ou les équations algorithmiques, bref, autant de méthodes susceptibles de me permettre de saisir ce qu'il y a par-delà le visible, l'explicable ou l'évident. Parmi elles se trouvaient également les dioramas, des plus populaires aux plus fameux, des plus profanes aux plus sacrés, ceux de *Final Fantasy* que j'avais longtemps collectionnés, ceux de Dominique Gonzalez-Foerster que j'adore et ceux des grandes batailles militaires qui me dégoûtent, ceux que je m'inventais avec des mots comme ceux qu'Arthur était en train de confectionner. Je voyais déjà le public se pencher pour dévoiler ces cosmogonies miniatures, voyageant entre les dimensions à la vitesse du regard. Je me rappelle d'une phrase merveilleuse de Clarice Lispector ; "je suis persuadée que l'univers n'a jamais commencé". C'est elle qui m'a donné l'idée, voilà maintenant plusieurs années, d'imaginer un livre de science-fiction qui devrait s'appeler *Maquette*. Je l'envisage comme une simulation dont on peut régler les paramètres en naviguant d'une échelle à l'autre. J'ai déjà pensé à ses lois, à ses figures et sa culture. Mais jamais à son image. Jamais jusqu'à ce que je découvre ces trois théâtres aux décors arrondis où l'on peut à la fois reconnaître des tâches et des astres. C'est là que se passera mon roman.

Pour établir cette dystopie, j'ai passé des heures et des heures à regarder des vidéos catégorisées dans les rubriques BTS, abréviation pour "behind the scenes", desvidéos d'ailleurs souvent décevantes à vrai dire, mais qui ont au moins le mérite de satisfaire qui cherche à comprendre ce qui se trame en coulisses. Preuve que je ne suis pas tout à fait dingue, ou du moins que mon délire est partagé par des millions d'autres personnes, ces contenus ont déferlé sur les réseaux sociaux depuis que les gens se demandent comment les discours se fabriquent, que la transparence est une vertu et que les théories du complot contaminent les espaces digitaux. Que ce soit la mode, le cinéma, la musique, l'industrie ou la politique, aucun milieu ne déroge à ces making-of scénarisés pour donner la conviction aux usagères et usagers que rien ne leur est dissimulé. Les faux tournages et les entretiens artificiellement improvisés se succédaient sur mon écran. L'acronyme me revenait sans cesse à l'esprit, BTS, et chaque fois, je repensais à Arthur ; sa passion pour le théâtre dont il rêvait de créer les décors, sa présence en marge d'une scène dont il connaissait tous les codes, ce secret

que nous avions longtemps partagé et qu'il avait eu le courage de rendre public avec moi il y a quelques temps en révélant souffrir d'une neuro-divergence qui dérègle ses affects autant qu'elle régule sa création.

Le temps a passé, et j'en suis venu à me demander ce qu'il pouvait bien y avoir derrière. Maintenant, je crois que j'ai trouvé. C'est de cette part d'ombre que découlent les intuitions sidérantes qui peuplent les œuvres de mon ami, de ce daemon que lui vient ce rapport si particulier à la discipline qu'il s'inflige pour savoir lâcher prise, de ce paysage atypique qu'il s'inspire pour trouver l'énergie de répéter pour mieux chuter, de chuter encore et encore à condition de toujours se relever. En naviguant dans cette exposition comme dans un territoire inconnu, en vous approchant de ces aquariums aux trésors bien gardés, vous pourrez deviner le reflet d'Arthur qui s'efforce de contourner nos systèmes dominants et imparfaits, pareil au lapin des comtes de Carroll ou aux hallucinations d'un poète dromomane, Arthur qui échappe aux hiérarchies en inversant les règles de son propre jeu, Arthur qui se perd dans un labyrinthe mental ou s'amuse à danser beaucoup trop tard le soir, Arthur qui vous invite à dépasser la souffrance pour croire en la possibilité d'autres émotions ; l'érotisme, l'équilibre, la curiosité. Alors, si vous le voyez, pour peu que vous osiez le regarder, il vous accompagnera vers ce rêve que le pouvoir désigne comme une folie, ce rêve où les pixels et les rideaux se déchirent pour vous montrer ce qu'ils nous cachent, ce rêve éveillé que vous finirez par appeler réalité.

*

ZÉRUÌ
35 Pilgrim St
EC4M 7JN
City of London
info@zerui.gallery
+44 7782459020